

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "L'IMMORALISTE"

(SUITE)

GEORGES RENCY

(*L'Art Moderne*, 23^e année n° 1,
4 janvier 1903, pp. 2-3)

(En 1903, Georges Rency a vingt-huit ans. Poète de Vie (1896), romancier de Madeleine (1898) où Gide décelait et appréciait "un souci de composition très rare" et "une conscience soutenue d'écrivain qui peut faire espérer beaucoup", c'est lui qui a lancé en 1895, dans la revue L'Art Jeune qu'il animait avec Henri Van de Putte et André Ruijters, le mot de "Naturisme". Il écrivit une des lettres les plus enthousiastes que Gide ait reçues sur Les Nourritures terrestres.

L'Art Moderne est l'hebdomadaire fondé à Bruxelles en 1881 par Edmond Picard et Octave Maus.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Immoraliste, par André Gide (Deuxième é-

dition).

M. André Gide paraît ignorer la pitié et la bonté. J'entends M. Gide écrivain. Car M. Gide homme privé est la douceur et la bonté en personne.

Son dernier livre, *L'Immoraliste*, dont la deuxième édition vient de paraître, le montre au point culminant de son évolution spirituelle. Le voici en pleine possession de sa pensée et de son talent. Ce roman - qui est un roman philosophique, où la réalité a l'air de n'être racontée que pour justifier les commentaires qu'en tire aussitôt l'auteur - nous fait l'histoire d'un homme de complexion malade, élevé par une mère protestante, très pieuse, très austère et par un vieux savant de père qui se plaît à inoculer à son fils son amour pour la connaissance du passé. Jusqu'au moment de son mariage, Michel a donc vécu dans les livres, ignorant tout de la vie et des voluptés qu'elle procure. Il est d'aspect froid, compassé et timide. C'est un huguenot, c'est ce qu'on appelle un honnête homme. Il est moral.

Il se marie avec la femme que son père lui choisit en mourant. Il a pour elle une vraie affection. Mais - chose qui est, dans le livre, très finement analysée - il l'aime avec sa nature d'emprunt, avec sa nature d'homme moral. Or, il y a en lui un autre être, un être d'instinct, que la culture a recouvert de surcharges, tout à fait à la manière d'un palimpseste. Cet être, c'est la maladie qui va le révéler. Pendant leur voyage de noces, il est malade, en Algérie. La tuberculose le mène jusqu'au seuil de la mort. Sa femme, Marceline, le soigne d'une façon si dévouée qu'il se remet peu à peu. Dès que l'espoir renaît en lui, il s'accroche à la vie avec une énergie farouche. Il veut vivre. Et, pour cela, il devient d'un égoïsme absolu. Tout est subordonné à son bien-

être. Les choses, les actes, les événements sont bons ou mauvais selon qu'ils l'aident ou non à revenir à la santé. Fatalement, en s'occupant à ce point de son corps, ses idées anciennes le quittent et il devient extrêmement attentif aux phénomènes extérieurs. Il voit enfin les beautés du jour, les splendeurs de la nuit. Il comprend que le but de la vie n'est pas l'étude du passé, mais le libre développement de nos facultés, la satisfaction pleine et entière de notre instinct. Dès ce moment, Marceline lui est une charge. Il l'aime encore, mais, obscurément, le besoin naît en lui de la voir disparaître. Pour qu'il soit vraiment libre, il faut qu'il soit seul. Or, pendant un séjour qu'ils font dans une de ses propriétés de Normandie, - là, il se passe des scènes très amusantes : Michel cède tellement à son instinct qu'il se fait le camarade des braconniers du village et qu'il passe ses nuits à poser avec eux des collets dans ses propres bois ; je pense qu'on ne peut aller plus loin dans la voie des concessions à l'instinct ; et se voler soi-même me paraît le comble de l'immoralité ! - au cours donc de ce séjour, Marceline lui annonce qu'elle est enceinte. Il en éprouve plutôt de l'ennui que de la joie. Heureusement - cet "heureusement" est sinistre - à Paris, à cause de toutes sortes de corvées mondaines qu'il aurait pu épargner à sa femme, à cause de certains char-grins, aussi, qu'il lui cause, le doux espoir maternel s'évanouit. Mais la mère, frappée au cœur, ne se guérit pas. Alors, il l'entraîne à travers l'Europe. Son état demanderait le séjour des Hautes-Alpes. Il l'en arrache. Il la soustrait à une guérison certaine et l'emmène en Italie, puis en Algérie où, fatiguée de vivre, persuadée qu'il ne l'aime plus, comprenant peut-être qu'elle le gêne et qu'il a trop de politesse pour

le lui dire, elle meurt à l'endroit même où, deux ans auparavant, Michel avait retrouvé la santé. A la fin du roman, il est à Biskra, seul, un peu désorienté, tout à fait ruiné. Il vit avec un enfant arabe qu'il paraît aimer d'un singulier amour, sur lequel, à dessein, je n'insiste pas. Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il peut faire encore ? Le livre ne conclut pas.

Évidemment, ce résumé ne peut rien faire sentir de toutes les qualités rares et précieuses de psychologie qui parent ce roman d'une beauté durable. La langue en est d'une souplesse harmonieuse qui évoque de lentes mélodies orientales, des danses mélancoliques et voluptueuses. Il renferme des paysages adorables qui exaltent l'esprit et l'emplissent de nostalgies aigües. Tous les livres de M. Gide ont la même conséquence. Quand on les a lus, on s'ennuie d'être ce que l'on est, d'être où l'on est. On voudrait partir, quitter tout, sa famille, son pays, ses habitudes, ses vêtements, sa morale. En ce moment, on se sent à son tour un peu immoraliste.

Mais la raison sévère bientôt reprend ses droits. Et l'on raisonne son impression. Et, sous les dehors séduisants d'une théorie philosophique, on s'aperçoit que ce qui l'a causée n'est autre chose qu'un appel enchanteur à l'égoïsme fondamental que nous avons en nous. En lisant le résumé du roman de M. Gide, on a bien compris qu'il faut y voir surtout une mise en action des idées de Nietzsche. Pour échapper au pessimisme, à l'ennui de l'existence quotidienne, - cette existence qui, une fois enlevée l'idée d'une vie future à laquelle elle sert de préparation, est insipide, incompréhensible et paraît une duperie formidable du destin, - développons nos énergies natives, rejetons la pitié, la résignation et toutes les vertus chrétiennes, écrasons les fai-

bles, vivons largement, plénièrement, soyons tout entiers à la minute présente, exprimons de chaque chose une volupté. Ainsi nous deviendrons des surhommes ! C'est très beau, cette théorie. Mais d'abord, je plains de toute mon âme la femme d'un surhomme. Il est heureux que le divorce soit enfin entré dans nos mœurs ! Et puis, je me demande si, vraiment, il y a la moindre noblesse dans cette façon de vivre. Des surhommes, mais il me semble qu'il y en avait avant Nietzsche. Tous les débauchés, tous ceux qui firent mourir de chagrin leurs parents, leurs femmes, et qui ruinèrent leurs enfants, tous ceux-là étaient des surhommes sans le savoir. Don Juan, par exemple ; Gilles de Retz, le fameux Barbe-Bleue ; le marquis de Sade ; Robespierre, Danton, Marat ; Brienne, le parricide de Gorancez ; M^{me} Humbert elle-même, voilà tout autant de surhommes ! Qui l'aurait cru ? Car une philosophie ne peut s'apprécier dans ses prémisses. C'est d'après les actes qu'elle conseille ou qu'elle explique, qu'il faut la juger.

Cette critique du fond même de son œuvre n'empêche pas M. André Gide d'être un romancier très intéressant et son roman *L'Immoraliste* un livre qui a su, tout à la fois, me remplir de colère et d'admiration.

A. M. DE SAINT-HUBERT

(*L'Art Moderne*, 23^e année n° 5,
1^{er} février 1903, pp. 33-4)

(Un mois plus tard, L'Art Moderne publie un second article sur le roman, aussitôt communiqué à Gide par son amie Maria Van Rysselberghe et qui l'enchanté : "Oh ! très bon ! très bon ce dernier article, lui écrit-il (...). Qui est ce Mr. de

Saint-Hubert ? Quelqu'un de vos amis sans doute, pour que ce qu'il dit me plaise tant..." L'auteur que Gide prend pour un homme est en réalité la grande amie de M^{me} Théo, Loup Mayrisch (1874-1947), femme du grand industriel luxembourgeois, née Aline de Saint-Hubert. On sait quelle amitié entre Gide et elle naquit de leur première rencontre, quelque temps après cet article, à Paris chez les Van Rysselberghe.)

IMMORALISTE ET SURHOMME

Par son titre, le récent volume d'André Gide, *L'Immoraliste*, paraît se réclamer de Nietzsche, demeuré un des "empereurs secrets" de l'Allemagne. Peut-être serait-il utile, - et bien que la question ait été traitée ici même par de très bons esprits - de préciser le point de vue auquel l'auteur semble s'être placé.

Comme toute créature, qu'elle appartienne à la réalité ou au domaine supérieur des œuvres d'art, l'Immoraliste garde des contours fluides et reste rebelle aux formules ; il se plie par conséquent aux interprétations les plus divergentes. Je ne crois pas, avec M. Rency, que l'écrivain ait établi son personnage uniquement en vue des théories qu'il formule à la fin de son livre ; au contraire, Michel me paraît s'être imposé à lui. Mais ce n'est pas lui faire tort que l'investir d'immoralisme selon Zarathustra.

Dans *Au delà du bien et du mal*, Nietzsche déclare que l'idéal ascétique est "la condition la plus favorable au développement de l'intellectualité la plus haute et la plus hardie". L'ascétisme pour lui n'est, bien entendu, pas imposé par quelque divinité, pas plus que par un concept humanitaire ou social. C'est l'affirmation supérieure de soi selon le mode de l'esprit, la suprême liberté intérieure et extérieure. L'Immora-

liste y aspire. Il ne peut supporter la tiédeur de l'atmosphère conjugale, il n'a que faire des joies et des soucis médiocres de la richesse, il ne veut pas de place dans la société à aucun degré. Il entend être fort, seul et nu. En vue de tout cela, il commet un crime, mi-volontaire, mi-conscient, un crime de nécessité instinctive. Mais dans le crime il n'est point lâche. Il aurait pu simplement abandonner sa femme ; c'eût été plus cruel peut-être, mais beaucoup moins pénible, à coup sûr, et plus moral. Au lieu de cela, il agonise avec elle ; pas à pas il gravit à ses côtés le calvaire volontaire et, n'en doutez pas, à la dernière étape leurs deux volontés sont d'accord, sourdement. C'est une partie de lui-même qu'il supprime par une opération douloureuse. Il n'essaie de se soustraire à rien de ce que lui impose cette sorte de sympathie physique qui, lors de la maladie de sa femme, "lui faisait ressentir en lui-même les affreux sursauts de son cœur". Tout cela est obscur, pas raisonné, pas voulu ; à peine su ; très réel néanmoins. Et il n'y a rien ici de la férocité vulgaire du bourgeois avide ou du fêtard cynique. Ces égoïsmes-là se documentent infailliblement par le respect et l'amour exagérés de la richesse. Or, le mépris dans lequel Michel tient l'argent et la propriété est un gage certain de la hauteur de son esprit.

"Et maintenant je dois me prouver à moi-même que je n'ai pas outrepassé mon droit." C'est là la clef de ce beau livre, la norme d'après laquelle il faudra, dans l'avenir, juger et Michel et quiconque se piquera d'"immoralisme". L'immoraliste porte-t-il en soi l'image du surhomme ? Saura-t-il la réaliser ? Est-il assez riche, assez vastement et puissamment créateur pour s'être à soi-même ultime et souveraine raison d'être, "Sommet et abîme", aboutissement d'humanité au delà duquel il n'y a plus rien ? - Ou bien som-

brera-t-il dans les ténèbres où s'effondrèrent Jean-Gabriel Borkman, Raskolnikoff, Solness, le Faust de Marlowe, d'autres, non moins illustres, légions de repentants, de convertis, dans la littérature et dans la vie ? Saura-t-il maintenir inexpugnable sa nouvelle cité intérieure, l'entourer de si fiers remparts que les puissances d'antan ne puissent prévaloir contre elle ? Il joue une partie risquée, il pourra en sortir brisé, le dernier et le plus misérable des débris humains, mais l'épreuve pourra aussi en faire un héros, un de ceux par qui la vie se justifie, un de ceux qui répondent au "Pourquoi ?" de l'univers.

Il y a dans *L'Immoraliste* un personnage très attachant : j'entends parler du mystérieux Ménélaque. Vu d'en deçà, il représente la Tentation. C'est l'étranger de *La Dame de la mer*, l'élément perturbateur qui repousse et en même temps attire. Tous deux viennent des grands espaces infertiles, océans et déserts, des confins de la vie et de la mort, des régions où les risques sont mortels et les victoires enivrantes. Ménélaque peut éclairer le sens du surhomme selon Nietzsche, le sauver, aux yeux de ceux qui le connaissent mal, du ridicule des interprétations textuelles. C'est l'exaltation de l'Individu, en tant que fin, opposé à l'Espèce considérée comme moyen. De là l'incompatibilité du surhomme avec le génie de la femme, représentatrice par excellence de l'Espèce. "Je mettrai la discorde entre toi et la femme, entre ses fruits et les tiens." Ce fut dit au premier des immoralistes, à ce Satan qui osa préconiser les pommes redoutables de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Aussi, pour prudhommes-que qu'elle paraisse, cette réflexion de M. Rency, qui plaint la femme du surhomme, n'est pas dénuée de fondement. Entre l'Individu et l'Espèce, il y a toujours antagonisme. Ce sont les victoires et

les défaites alternatives de l'un et de l'autre qui forment la trame de la vie. Exaltez l'un, vous exalterez l'autre. Le poète qui a évoqué le surhomme est aussi le penseur qui a le plus énergiquement répudié l'anarchie, qui a prêché avec le plus d'éloquence la bonté de la race, des langues et silencieuses disciplines par lesquelles l'espèce s'améliore, de toutes les choses qui deviennent régulières, belles et rythmiques par de longs siècles de culture et d'effort.

HENRI GHÉON

(*L'Ermitage*, 13^e année n° 8,
août 1902, pp. 155-7)

(*C'est, dans sa chronique de L'Ermitage d'août, entre Ferveur de Lucie Delarue-Mardrus - à qui "une intelligence raffinée", assure-t-il, "valut de comprendre mieux qu'aucun L'Immoraliste" - et Kim de Rudyard Kipling - "L'immoraliste ? ce n'est pas Michel, non, c'est Kim, l'enfant ni Anglais, ni Hindou, ni mahométan, ni bouddhiste, né au point de jonction de plusieurs cultures différentes, un peu sous toutes, et réellement sous aucune, élevé dans l'instinct et la 'bonne conscience', exempt de doutes autant que de principes, et de tout intérêt moral par conséquent" -, que le docteur Henri Vangeon, en littérature Henri Ghéon (1875-1944), rend compte de livre de son "franc camarade". Il en a d'ailleurs suivi pas à pas la longue genèse...*)

LES LECTURES

Des livres comme *L'Immoraliste* dominant de trop haut la commune production littéraire, pour qu'on veuille risquer d'en parler incomplètement

au cours de notes mensuelles trop rapides. Rien de moins sommaire que ce livre. Et j'admire que certains critiques l'aient si aisément pénétré et réduit à si peu de chose. Tel n'y a vu que précisément ce qu'il y cherchait, ce qui demeure secondaire, en dépit de quelques détails, comme un corollaire discret à la véritable action : j'entends l'anecdote sexuelle. N'importe. On lira dans la *Revue Blanche* l'excellent article de Madame Delarue-Mardrus, qui considère, juge, admire le roman de son plus juste point de vue, de son point de vue général. Je ne répéterai pas ses explications lucides, je ne montrerai pas après elle quel art sûr, souple et net, de composer, de suggérer, de peindre, quelle classique subordination ont modelé cette œuvre de révolte morale et d'insubordination. Tout scandale est licite en art, sauf dans la forme : tout scandale converge ici, mais sans même froisser un mot. D'ailleurs, qui sait mieux qu'André Gide que l'art d'écrire est fait de convenances ? - Scandale non "spécial" que celui de *L'Immoraliste*, scandale universel, si j'ose dire. Mais sur ce point il faut cependant que j'insiste, car la portée du livre échappera à trop de lecteurs qui veulent les idées non vécues, formulées, s'en tiennent à la lettre et négligent l'esprit, et ne conçoivent surtout pas qu'en bon auteur qu'il est, l'auteur se refuse à conclure. Toute opinion, dirait Ménéalque, est une entrave.

Qu'a poursuivi Michel dans sa nouvelle vie ? Non tel ou tel plaisir, rare, étrange, pervers, mais toujours, mais partout l'*instinct* et le libre jeu de l'instinct. Qu'a-t-il demandé à Ménéalque, au jeune Athalaric, à Alcide, à Moktir, à tous ? l'*exemple* de l'instinct. Profonde antinomie d'où tout le drame va jaillir.

Appris, l'instinct n'est plus l'instinct, mais une force négative, la négation simplement,

de son contraire, la culture. Que fait Michel *en mal d'instinct* ? Il *nie*. Il renie son bien, son amour et la partie "postiche" de son être, la seule qu'il connaisse vraiment. Pour s'affirmer de façon positive, l'être "authentique" attend d'avoir tout renié de ses attaches antérieures : mais à bout de négations, au lieu d'un cri vierge et libre, c'est le silence : Michel n'est plus, lorsque précisément il pense avoir rejoint son être. Certes, encore un pas, et il touchera l'instinct pur, mais en même temps l'inconscience, inséparable de l'instinct. Ce pas nul ne le peut franchir, mais Michel moins qu'un autre, car il ne le *veut* plus. Le voulut-il jamais ? - Jamais Michel n'a désiré l'instinct, mais la conscience, mais la jouissance de l'instinct : sa folie d'individualisme ne peut consentir, aboutir au néant individuel, car sa valeur est consciente, elle est dans le désir, dans le combat, dans cette culture exaspérée qui seule peut donner la soif de l'inculture dont elle interdit de ce fait la possession.

Ainsi Michel, cherchant l'instinct, ne saura trouver que le vice, ambitionnant l'amoralisme, risquera l'immoralité, et son "retour à la nature" restera entaché d'une partialité nécessaire ; car il n'a pas assez oublié "les morales et les décences" pour perdre la tentation de leur faire pièce chaque jour : ce sera un "retour à la nature mauvaise", soit une morale à rebours, mais malgré tout une morale. Satire autant qu'apologie, cette histoire humaine et profonde pose plastiquement le problème fondamental et éternel des conditions morales de notre existence, elle oppose ce que nous fûmes à ce que nous sommes devenus - source de tous les drames de la vie ; - elle ne résout rien et ne peut rien résoudre, parce que l'humanité pour garder sa puissance a besoin de mensonge et pour demeurer jeune et bel-

le de scandale.

EDMOND JALOUX

(*La Renaissance latine*, 15 août 1902, p. 627)

(Le jeudi 23 avril 1896 à Marseille, rue des Tonneliers, Gide avait fait impromptu une visite à un jeune poète de dix-huit ans qui l'admirait assez pour, sans le connaître, avoir inscrit son nom en tête d'un des poèmes de son premier recueil tout frais paru, *Une âme d'automne*. L'année suivante, Edmond Jaloux (1878-1949) avait écrit un bel article sur *Les Nourritures terrestres*. Dans *La Renaissance latine*, que viennent de fonder (en mai) L. Odéroc et G. Binet-Valmer, il salue *L'Immoraliste*.)

LES LIVRES

L'Immoraliste, par André Gide (Société du *Mercur de France*). — Le roman de M. André Gide est la confession d'un érudit, élevé au milieu de livres et à qui une maladie subite donne l'amour de la vie. Un homme entièrement nouveau se révèle en lui, un homme admirable et terrible, attiré par la destruction de ce qui lui est cher et qui s'abandonne à cette horrible tentation, un peu par instinct et beaucoup par éducation de la volonté. Avec quelle étrange anxiété voit-on ce Michel, inquiet et brûlant de convoitises, s'éprendre peu à peu de ce qu'il y a de redoutable dans l'humanité ! Il devient *immoraliste*, non parce qu'il trouve la loi injuste, non, par perversité et révolte satanique, mais, au fond, parce qu'il aime de la vie ce qu'elle a de plus intense et de plus tragique, et que cela, c'est le vice qui l'a apporté, non la vertu. Il y a dans ce livre incomparable, écrit dans une langue adorablement

musicale et fluide, qui décrit moins qu'elle n'évoque les paysages, une fièvre dévorante, qui entraîne le lecteur comme elle a entraîné l'auteur, un amour frénétique de la vie et de la vie la plus sombre, la plus pathétique, la plus inquiétante et une passion de la curiosité, qui est un de ses charmes les plus prenants pour nous. On sent dans ces pages forcenées, toujours harmonieuses et splendides, l'ardeur d'un être, qui a brisé ses barrières, franchi ses propres limites et qui s'aventure dans l'existence comme en un pays inconnu, soucieux seulement d'être conforme à soi-même. Et s'il ne se découvre que dans le pire, tant pis ! — il préfère se montrer naturel dans le mal que contrefait dans le bien. Ce livre, beau comme une œuvre d'art, intéresse comme le plus passionnant des romans et fait penser comme un traité de philosophie et de morale. De combien de volumes pourrait-on en dire autant ?

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

(*L'Occident*, n° 10,
septembre 1902, pp. 159-60)

(De tous ceux à qui Gide avait offert en 1891 Les Cahiers d'André Walter, Griffin (1864-1937) avait été le premier à lui écrire pour l'en remercier et l'encourager. Une longue amitié suivit, le poète de La Clarté de la Vie reconnaissant d'ailleurs à son cadet un rôle dominant.)

L'IMMORALISTE

La rigide conception classique qui préside à la structure des œuvres d'André Gide, le détail aigu de sa psychologie, la mesure un peu hautaine de ses développements, la multiplicité savante de ses styles, l'incertitude apparente de son affir-

mation, déroutent, semble-t-il, l'esprit de notre public littéraire dont l'intelligence affinée jusqu'à l'énervement, curieuse jusqu'à la nigauderie perverse, flâne, d'allure vraiment trop insoucieuse peut-être, dans le champ de la pensée.

Il y a pourtant dans *L'Immoraliste* une critique acerbe, impitoyable et puissante de l'heure actuelle, une leçon implicite de morale individuelle et sociale — leçon moins préméditée qu'implacablement et fatalement déduite.

Résumons la thèse : Un homme (à la suite de circonstances habilement posées par l'auteur) s'efforce de vaincre sa culture pour renaître instinctif. Cette lutte pathétique se poursuit jusqu'à une conclusion fatale : l'effort de la volonté vers l'individualisation à outrance de son être, aboutit à la ruine même de cet être, follement, vainement idolâtré.

Ce qui revient à avoir démontré que l'homme est solidaire de son milieu, de sa race, de sa culture atavique, de son passé personnel, de ses vertus et de ses erreurs, au point que toute brutale sécession lui est mortelle — et qui dit l'homme, dit telle collectivité humaine.

Il n'est pas question de nier pour l'individu la nécessité d'intensifier son individualité : l'effort de la persistance de l'être dans son être est le dogme primaire de toute morale occidentale ; mais, de même que la destruction préalable ne saurait être la méthode rationnelle pour réaliser l'embellissement d'une cité, de même la ruine de tout fondement de l'être ne saurait précluder à son exaltation.

L'Immoraliste de Gide est l'apologie implicite d'une morale nécessaire : il établit que la morale n'est autre chose que la codification des expériences accumulées des générations dans leur effort concentré vers la constitution d'un être collectif dont l'individu est la floraison ; il

affirme la sociabilité humaine, le devoir pour l'homme de ne rien renier de son sang, de sa race, *de sa terre*, sources nourricières de son individualité qui dépérira si elle ne s'y abreuve.

Subsidiairement, il fait observer qu'un état de déséquilibre corrigé par un acte puissant de la volonté engendre un état de déséquilibre inverse ; de même que le pendule qui oscille s'écarte symétriquement de la verticale. Le sujet pathologique choisi laisse accepter le point de départ et aide à comprendre le point d'arrivée : l'anéantissement peut-être passager de l'être moral est constaté, en conclusion, dès le préambule. Là gît, sinon la faiblesse démonstrative du livre, du moins l'apparente difficulté d'en généraliser la thèse ; mais l'illustration même de la thèse nécessitait cet artifice d'exagération, et le drame, réduit au combat intérieur chez un homme équilibré, se déduit moins tragique, mais identique dans ses éléments à la lutte extravagante où se débat le malade.

Bref, voici une œuvre de psychologue et d'écrivain ; elle est pour nous remettre du bavardage oiseux de notre élite romancière.

LUCIEN JEAN

(Aujourd'hui, n° 4, août 1902, pp. 116-9)

(L'article de Vielé-Griffin conforme la lecture de L'Immoraliste aux options de la revue qu'avait fondée en décembre 1901 Adrien Mithouard et Albert Chapon. Celui de Lucien Dieudonné, dit Lucien Jean (1870-1908), le "parfait ami" de Charles-Louis Philippe, anarchiste puis militant syndicaliste fervent, paraît dans le quatrième et dernier numéro de la revue à couverture écarlate qu'il a créée avec quelques amis : Léon Frapié, Ch.-L. Philippe, J.-G. Prod'homme... Étude bien

différente, à laquelle Gide répondra dans une lettre bien connue, du 18 septembre.)

LES LIVRES

L'Immoraliste, par André Gide. *Mercur* de France, Paris, 1902. — Avec quelle gêne je parlerai de M. Gide et de son livre ! Avez-vous vu les yeux d'un pauvre qui regarde passer une belle femme riche ? Avez-vous vu luire dans ces yeux une haine et une admiration bestiales ? De l'horreur, car il sent un être fait d'une autre chair que la sienne, avec des sentiments lointains, avec une âme hautaine et qu'il ignore. De l'émotion, car c'est une beauté impérieuse et indéniable. C'est avec ces yeux que j'ai lu le livre de M. André Gide. Et je dirai aussi que c'est avec des yeux plus sages que je l'ai relu, des yeux qui avaient appris à voir cette beauté inquiète et vaine.

Voici : (1) un jeune homme, un chartiste d'éducation puritaine, voyage avec sa jeune femme pour soigner une maladie grave qui lui fait vomir le sang. Il guérit et *retrouve* la vie, avec l'ardeur superbe des convalescents, et s'aperçoit qu'il a perdu le sens de la moralité. Il s'amuse avec des petits Arabes, se plaît à des jeux équivoques, au spectacle de leur instinct alerte. Puis, plein d'une force qui fait de lui un nouvel homme, il repart. A Paris il retrouve un immoraliste, Ménalque, qui est un personnage un peu abstrait, bien que M. Gide l'ait orné de traits physiques, et bien que l'on y reconnaisse l'âme violente d'Oscar Wilde. Il va ensuite en Normandie faire de l'agriculture et surtout de l'immo-

(1) "— Gide, disait Oscar Wilde, promettez-moi de ne plus dire *Je*." Mais savons-nous dire autre chose ?

ralisme. Il paye un petit braconnier qui lui prend ses lapins, et tend des collets avec lui. Mais sa femme Marceline devient malade. Il l'entoure d'abord d'un amour *fait de souvenir*, d'une pitié comme volontaire et qui rappelle l'affreuse pensée de La Rochefoucauld que Nietzsche reprit à son compte : "On doit témoigner de la pitié, mais se garder d'en avoir." Cette pitié elle-même s'atténue, fait place à de l'hostilité, et tandis qu'il entraîne sa femme mourante à travers l'Italie et l'Afrique, Michel sent se lever en lui la haine de cette faiblesse. Un jour il la trompe, presque sans désir, par lassitude, par dégoût de tout ce qui *est*. Lorsqu'il rentre chez lui, Marceline agonise. Et Michel demeure là-bas, indifférent, sans souvenir, vivant d'une vie lente et à peine voluptueuse, sans *raison d'être*...

Mais ce croquis ne donnerait aucune idée de ce livre condensé, tourmenté, plein d'une fausse joie et d'une incertitude poignantes. Tout à l'heure nous avons évoqué l'ombre lourde et impérieuse de Nietzsche : c'est, en effet, le grand insensé qui est l'ordonnateur caché de cette œuvre. Ah ! qu'il pèse déjà sur toute notre génération ! "Aller vers TOUT ce qui augmente la vie." Cette pensée ne contient-elle pas toute l'âme des œuvres qui vont éclore ?

Parce qu'il est tout imprégné de l'angoisse nietzschéenne, M. Gide offre un grand intérêt social. (Qu'il me pardonne ce mot, il ne signifie que par opposition à l'individu.) D'ailleurs, n'a-t-il pas écrit : "Il en est plus d'un aujourd'hui, je le crains, qui oserait en ce récit se reconnaître. Saura-t-on inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force — ou refuser à tout cela droit de cité ?" Et vraiment il semble possible au moins de connaître cet immoraliste, de l'êtreindre jusqu'à l'âme, malgré sa complexité et malgré l'art réticent de M. Gide.

Chartiste ! fils de chartiste ! De la vie vous n'avez découvert que son angoisse. Vous êtes l'héritier d'une race nourrie d'idées et de morales. Et ces idées, ces morales, n'étaient plus les choses vivantes, qui font partie de soi comme l'art acquis des mouvements, des sentiments, de la vie : c'étaient des langues mortes dont vous usiez sans défaillance et sans passion. Mais d'avoir vu couler votre sang, d'avoir senti la vie rentrer dans vos muscles, heure par heure, vous êtes *rené*. Alors, ressuscité à une vie nouvelle, vous avez fait comme les premiers hommes : vous avez créé une science du bien et du mal. Du petit Bachir, Michel dit : "Ah ! qu'il se portait bien ! C'était là ce dont je m'éprenais en lui : la santé. La santé de ce petit corps était belle."
"— Mon devoir, c'était ma santé, il fallait juger bon, nommer *Bien*, tout ce qui m'était salutaire, repousser tout ce qui ne guérissait pas." Et, comme chez les premiers hommes, le sentiment de la FORCE exalte l'instinct : après avoir battu un cocher, Michel se sent une âme de vainqueur et, le soir, c'est sa première belle nuit d'amour.

Mais la loi morale vous a contraint trop longtemps. Vous ne saurez voir la vie que sous ses formes anormales et rares. Vous réclamez des *joies fortes*. Ainsi le nègre affranchi découvre l'élégance dans ses symboles les plus éclatants : le faux-col très haut, les manchettes très longues. Un vice vous est une expression saisissante de la vie et vous transporte. Que le petit Moktir vous vole des ciseaux, quelle joie ! Et quel bonheur d'aider à la *démoralisation* d'un petit voyou braconnier ! Chartiste, vous vous intéressez à la vie comme à un parchemin.

"*Savoir se libérer n'est rien, dites-vous, l'ardu c'est savoir être libre.*" Mais vous ne savez pas être libre. Au *fanatisme moral* qui faisait grincer N. vous faites succéder le *fanatisme*

immoral et vous le savez, car votre intelligence est parfaite. Vous savez que la force, là où elle réside, est une chose inconsciente comme le cours d'un beau sang. C'est parce que vous êtes faible que vous cherchez en vous le sentiment de cette force, et si vous rencontrez l'image de votre faiblesse vous avez honte, comme un infirme qui voit devant lui se répéter son infirmité. "Je vois bien, me dit-elle un jour — je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent. Elle est belle peut-être, — puis elle ajouta plus bas tristement : mais elle supprime les faibles. — C'est ce qu'il faut, répondis-je aussitôt malgré moi."

Vous avez rompu les liens qui vous attachaient aux croyances anciennes et aux hommes, et maintenant vous oubliez que vous êtes un fils de la Terre. Vous rêvez d'une exaltation extraordinaire de l'individu, et parce que votre intelligence trop complète de *toute chose* vous rend irrésolu, vous cherchez en vous ce qui *n'est que* VOUS. "Ce que l'on sent en soi de différent, dit Ménélaque, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur." (1)

Ces doctrines d'affranchissement, mais n'en avons-nous pas subi l'ivresse ? Nous les avons trouvées, à même la vie et voilà des années de cela, chez des hommes bien différents de vous, chez des idéologues populaires qu'enfiévrerait la découverte d'une terre nouvelle. Ils se grisèrent de liberté. L'individu et son instinct, ils avaient retrouvé cela et le magnifiaient. Pour

(1) Cette idée, cette *folie de l'individu* qui fut celle de Stirner, de Nietzsche, de Laforgue, hante M. Gide et ses amis. Christian Beck écrivait dans *La Sensitive* (je cite de mémoire) : "Que chacun laisse ce qu'il a de commun avec les autres hommes."

marquer leur juste mépris des lois, ils se nommaient *anarchistes* et *individualistes* pour montrer qu'ils ne croyaient qu'en eux. A des tables de marchands de vin, ils sè libéraient de toute morale, disant : "Nous sommes NOUS", et même sa-
vouraient les joies enfantines du cynisme. Et puis ?...

Et puis, nous en sommes là. Car nous pouvons écrire sur l'incertitude des autres, nous savons bien que nous ne savons pas vivre. On nous a libérés : que ferons-nous de la liberté ? Une grande aurore a blanchi le ciel et nous avons cru que c'était le jour. Ce prophète est venu, *qui avait un cœur plein d'amour !* Il a renversé les idoles, il a vécu dans le désert, il a été l'énergumène précurseur, il a tellement crié que sa voix était rauque. Et maintenant, nous attendons celui qui nous apportera la paix et le nouvel équilibre de la vie. Et l'Immoraliste aussi a des désirs et éprouve des regrets profonds. Il sent que des choses pouvaient l'entourer, le prendre, le rattacher à nous. Alors qu'il espère avoir un enfant, il dit : "Je me penchais vers l'avenir où déjà je voyais mon petit enfant me sourire ; pour lui se reformait et se fortifiait ma morale..." Ménéalque lui-même regrette de ne pouvoir vivre socialement : "Savez-vous ce qui fait de la poésie aujourd'hui et de la philosophie surtout, lettres mortes ? C'est qu'elles sont séparées de la vie."

Enfin, ô *moraliste !* ce que nous aimerons surtout en vous, et c'est *ce que vous possédez de rare, ce qui fait votre valeur*, ce n'est pas cette force vaine dont parfois vous vous croyez pourvu, c'est l'angoisse réelle qui est votre âme et qui vous fait dire deux fois : "Je lus ces mots du Christ à Pierre, ces mots, hélas ! que je ne devais plus oublier : Maintenant, tu te ceins toi-même et tu vas où tu veux aller ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains... tu étendras les mains..."